

Edouard GLISSANT (1928, Sainte-Marie, Martinique – 2011, Paris, France)

Né le 21 septembre 1928 à Sainte-Marie, en Martinique, cet immense poète s'étend peu sur sa personnelle mais s'amuse de sa légende familiale selon laquelle la terre aurait tremblé à sa naissance. Séduisante coïncidence, en effet, pour le chantre de la *Pensée du tremblement*, expression de Glissant qui veut à nouveau dénoncer, plusieurs années après la *Poétique de la relation*, route pensée de système et tout système de pensée, notamment en matière d'identité. Son lien à sa terre natale est fondateur de son oeuvre, guide qu'il est, non par une tentation de repli identitaire mais par une ouverture au monde. Il a consacré un essai magistral très éclairant sur sa filiation en écriture à Faulkner. Quant à lui, sa « devise » serait : « Agis dans ton Lieu, pense avec le Monde ».

Sa biographie parue en 1982 réalisée par Daniel Radford évoque son père gérant qu'il accompagnait régulièrement dans les plantations encore marquées par l'esclavage. Il s'imprègne ainsi très tôt de cet univers singulier. Élevé principalement en ville toutefois, au Lamentin, où sa mère s'est installée après sa naissance, il grandit avec un frère et trois soeurs. Ayant réussi au concours des bourses en 1938, il poursuit ses études secondaires à Fort-de-France, au lycée Victor Schoelcher ; c'est dans ce même lycée que son compatriote et aîné de 15 ans, Aimé Césaire, tout juste rentré de Paris, vient prendre son poste de professeur agrégé. Ce dernier suscite l'enthousiasme des lycéens martiniquais en leur apportant l'Afrique qu'il a découverte à Paris grâce à son ami Léopold Sédar Senghor. Ce rêve d'Afrique mêlé de surréalisme dont s'est emparé le jeune professeur, séduit aussi Glissant, qui imagine « le pays d'avant », selon son expression.

En cette veille de la seconde guerre mondiale, il découvre, dans la jubilation, le *Cahier d'un retour au pays natal* qu'Aimé Césaire a achevé en 1939, et s'apprête à vivre une période exaltante qu'il reconnaîtra *a posteriori* comme fondatrice pour lui-même et pour son oeuvre. Durant l'occupation nazie en effet, la Martinique va constituer, par l'isolement où elle se trouve, un refuge pour plusieurs artistes et intellectuels français cherchant à gagner les Etats-Unis. Edouard Glissant entre donc dans l'adolescence avec des rencontres déterminantes, telles celles d'André Breton, Claude Lévi-Strauss, ou du jeune écrivain haïtien René Depestre ou encore du peintre cubain Wifredo Lam. Ainsi s'alimente le désir du poète non pas de conquête du monde, mais de monde tout court, de tout-monde, pour

reprendre le titre de son sixième roman paru en 1995. Avec le *Franc-jeu*, groupe culturel et politique lycéen qu'il fonde en 1943, débute son engagement poétique et politique pour le monde. La vie de ce groupe inspire son premier roman, *La Lézarde*, récompensé par le prix Renaudot en 1958. Insatisfait par le mouvement de la négritude de Césaire, Senghor et Damas, même s'il reconnaît que ce miroir tendu de la beauté nègre était nécessaire, voire fondamental, sur le long chemin de la reconquête de soi par les Noirs de la Caraïbe, il en regrette une occultation : l'expérience de la déportation, depuis l'arrachement à la terre africaine, puis la traversée, jusqu'à l'arrivée en terre nouvelle, archipel de prisons luxuriantes, univers de la Plantation, « un champ d'îles », pour citer le titre fondateur de son premier recueil de poèmes.

En 1946, il arrive à Paris pour étudier la philosophie à la Sorbonne, comme boursier. Puis, préférant se consacrer à l'écriture, le poète martiniquais vit un temps dans un certain dénuement, dans la grisaille et le froid parisien. Il évolue néanmoins dans plusieurs cercles intellectuels et artistiques à la fois métropolitains et antillais, et compte nombre d'amis poètes comme Yves Bonnefoy, Kateb Yacine ou Maurice Roche et d'autres encore, qui ont en commun leur jeunesse marxisante, la quête d'un monde nouveau. Il rencontre aussi Frantz Fanon, en cette époque d'après-guerre où un vent de libération nationale souffle sur les colonies franchises. Avec lui, mais aussi Aimé Césaire, il participe, en tant que délégué de la Martinique, au Premier Congrès international des Écrivains et Artistes Noirs, organisé à la Sorbonne en 1956 par la Société Africaine de Culture de laquelle Glissant est membre du comité exécutif. Lors du Deuxième Congrès à Rome en 1959, il sera responsable de la commission littéraire. Ayant repris ses études en 1951, il présente en 1953 un mémoire de diplôme d'études supérieures de Philosophie, dirigé par Jean Wahl et intitulé : « Découverte et conception du monde dans la poésie contemporaine : Reverdy, Césaire, Char et Claudel ». Son intérêt pour le monde et pour la place de la Martinique et des Antilles dans le monde l'amène à étudier également l'ethnologie tout en collaborant de 1954 à 1959 à la revue *Les Lettres Nouvelles* dirigée par Maurice Nadeau qui le rallie au comité directeur où siège aussi Roland Barthes. Comme ce dernier, Glissant mène une intense activité de réflexion théorique et critique d'avant-garde littéraire mais aussi politique et philosophique. Plusieurs textes figureront dans son essai *L'Intention poétique* en 1969. Ces préoccupations théoriques sont loin de tenir Glissant éloigné de la scène révolutionnaire : il signe en 1960 le « Manifeste des 121 » pour le « droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie », et fonde en 1961 avec son ami Albert

Béville (Paul Niger de son nom de plume), suite à des émeutes pour racisme en Martinique en décembre 1959, le Front Antillo-Guyanais pour l'indépendance. Peu favorable à la loi d'assimilation de Césaire votée en 1946, Glissant milite aujourd'hui encore pour une véritable insertion dans l'espace caraïbéen de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Guyane, dont le Statut de département français depuis 1948 les prive et les aliène selon lui. Pour cette prise de position, le Front sera dissout par Charles de Gaulle et l'écrivain martiniquais assigné à résidence en métropole jusqu'en 1965.

Il reçoit en 1964 le prix international Charles Veillon pour *Le Quatrième siècle* qui évoque le temps écoulé depuis l'arrivée des captifs africains en terre antillaise. De retour en Martinique, dans une perspective de ré-exploration des savoirs du point de vue de l'espace caraïbéen, il fonde en 1967 l'Institut Martiniquais d'Etudes et sa revue de sciences humaines, *Acoma*, un « outil de desaliénation ». Remarqué notamment par *Le Discours antillais*, publication de sa thèse de doctorat d'Etat en 1981, il est nommé à la direction du *Courrier de l'Unesco* de 1982 à 1988. Distingué en 1989 par l'Université d'Etat de Louisiane, il enseigne à la Cité Universitaire de New York (CUNY) depuis 1995. En 2006, il remet à Jacques Chirac le rapport de la commission qu'il a présidée à sa demande sur la création d'un centre national pour la mémoire de l'esclavage. A près de 80 ans, sa vision du monde s'impose, se répandant à travers nombre de colloques internationaux, mais Glissant poursuit son combat et fonde, en 2007, l'Institut du Tout-Monde pour « diffuser l'extraordinaire diversité des imaginaires des peuples ». Résolument tourné vers l'avenir, il salue en 2008 l'élection de Barack Obama comme un événement poétique. Début 2009, suite aux mouvements sociaux menés par le collectif *Liyannaj kont pwofitasyon*, en Guadeloupe et en Martinique, il signe avec d'autres intellectuels antillais un manifeste en soutien aux grévistes, appelant à une alternative économique et culturelle dans ces départements, encore dans l'impasse du passé colonial.

Figure de proue de la littérature antillaise qu'il s'attache à inscrire dans le cadre élargi de la « littérature-monde » de Michel Le Bris, Glissant a inspiré une nouvelle génération d'écrivains dont Patrick Chamoiseau est devenu le plus proche. Fondamentalement anti-raciste, il s'est intéressé dès ses premiers écrits au traumatisme de la traite négrière et au destin collectif de la Martinique et des Antilles. Dans un mouvement de flux et reflux entre ses poèmes, ses essais et ses romans, il a fait émerger peu à peu sur la scène littéraire antillaise et mondiale plusieurs concepts clefs d'une pensée de la diversité. S'inspirant des théories de Gilles

Deleuze et Félix Guattari, il a lu et identifié, dans le paysage même de l'archipel caribéen, la *créolisation* du monde.

Il emprunte à ces philosophes le concept de rhizome pour évoquer la mangrove antillaise et prôner, contre les totalitarismes auxquels peut mener l'obsession des origines, une identité-relation : « Je peux changer, en échangeant avec l'Autre, sans me perdre pourtant ni me dénaturer. » Sur le terrain de la fiction, il explore les non-dits de l'histoire antillaise marquée par la déportation, dans une langue française habitée par le créole. Inventant des mondes dans une nouvelle forme d'épopée, polyphonique, ses romans aux personnages récurrents (Mathieu Béluse, Papa Longoué ou Marie Celat) constituent une quête mémorielle qui fait écho au travail historique et ethnologique qu'il mène en parallèle dans des essais importants qui jalonnent aussi son oeuvre, par ailleurs traduite en plusieurs langues.

É. Glissant a reçu de nombreux prix : en 1958, le Prix Renaudot pour *La Lézarde* ; en 1965, le Prix Charles Veillon (meilleur roman international de langue française) pour *Le Quatrième siècle* ; en 1989, Puterbaugh Foundation Biennial Prize pour l'ensemble de son oeuvre ; en 1991, le Prix Roger Caillois de poésie pour *Poétique de la relation* ; en 1998, le Prix de poésie du Mont-Saint-Michel. Il a été honoré, par ailleurs, par différentes distinctions : en 1989, Docteur Honoris Causa, à York University de Toronto et en 1993 à West Indies University à Trinidad. En 2004, il est *Laurea ad honorem* en Langues et Littératures étrangères de l'Université de Bologne (Italie). Il est par ailleurs Membre de l'Ordre des Francophones d'Amérique (Québec) depuis 1986 et Président honoraire du Parlement International des Écrivains depuis 1993.

Le Quatrième siècle (1964)

INCIPIT

« Tout ce vent, dit papa Longoué, tout ce vent qui va pour monter, tu ne peux rien, tu attends qu'il monte jusqu'à tes mains, et puis la bouche, les yeux, la tête. Comme si un homme n'était que pour attendre le vent, pour se noyer oui tu entends, pour se noyer une bonne fois dans tout ce vent comme la mer sans fin... Et on ne peut pas dire, pensait-il encore (accroupi devant l'enfant), on ne peut pas dire qu'il n'y a pas une obligation dans la vie, quand même que je suis là un vieux corps sans appui pour remuer ce qui est fait – bien fait, la terre avec les histoires depuis si longtemps, oui moi là pour avoir cet enfant devant moi, et regarde, Longoué : tu dis la mar-

maille, regarde c'est les yeux Béluse la tête Beluse, une race qui ne veut pas mourir, un bout sans fin. Tu calcules : c'est l'enfance – mais c'est déjà la force et le demain, celui-là ne fera pas comme les autres, c'est un Béluse, mais c'est comme un Longoué, il va donner quelque chose, tu ne sais pas mais quand même les Béluse, ça change depuis le temps : et sinon alors pourquoi il vient là sans parler, sans parler papa Longoué tu entends, pourquoi tout seul avec toi s'il n'y a pas une obligation, un malfini dans le ciel qui tire les ficelles, ne tire pas Longoué ne tire pas les ficelles, tu rabâches, tu dis : « la vérité a passé comme l'éclair », tu es un vieux corps Longoué, il ne reste que la mémoire, alors hein il vaut mieux tirer sa pipe ne va pas plus loin, et sinon pourquoi vieux satan pourquoi ?... »

[...]

Il s'étonnait d'un si long discours, et d'avoir pu l'écouter, à mesure qu'il le prononçait, sans impatience. Seigneur oui, c'était préférable une parole de temps en temps : chacun pouvait s'y retrouver. Bien mieux que dans le courant de tous ces mots trop raisonnés. L'orateur eut alors grand peur que Mathieu se moquât par-dessous ; il coula un regard inquiet vers le jeune homme : celui-ci était presque absent, tout fixe sur la ligne des bambous. Il rêvait.

– Tu veux faire croire, murmura-t-il enfin, qu'il y avait une histoire, avant ? C'est ça que tu dis ?

Ah ! Jeunesse... Il y a toujours une histoire, avant.

Ils n'avaient pas hérité la haine, ils l'avaient apportée avec eux. C'était venu avec eux, sur toute la mer. Tu mets le manger, le feu, l'eau, juste comme il faut. Tu allumes. Tu attends que le vent monte jusqu'au toit de la case. Le vent monte, il passe comme une grande chaleur, et quand il est là-haut, c'est fini, ton feu est mort, la banane est cuite, tout à point. C'est ainsi. Ils sont venus sur l'océan, et quand ils ont vu la terre nouvelle il n'y avait plus d'espoir ; ce n'était pas permis de revenir en arrière. Alors ils ont compris, tout est fini, ils se sont battus. Comme une dernière parade avant de s'attabler à la terre ; pour saluer la terre nouvelle et glorifier l'ancienne, la perdue. Ils voulaient mettre peut-être un point final à leur histoire, ils ne désiraient pas se tuer, mais, si cela se trouve, seulement se couper un peu, pour que l'un d'eux puisse dire : « Tu marcheras dans ce pays nouveau mais tu ne seras pas intact ! Moi je suis intact ! » Et simplement s'arracher un bras, ou peut-être un oeil ; pour que l'un crie à l'autre la victoire de la vieille haine sur la misère désormais promise. Comme si toute l'eau de la mer, depuis la dernière côte là-bas jusqu'aux

végétations salies de cette rade, s'était dressée en muraille pour les pousser à ce combat, de même que ce vent d'un seul coup allume, flambe et éteint le charbon sous le canari de bananes. Car la haine voulait qu'ils vivent l'un et l'autre : non pas que celui-ci ou cet autre meure, mais que l'un des deux assiste impuissant au triomphe du second. Quel triomphe ? D'achever le voyage sans un soupir, d'entrer avec toute la force dans le pays inconnu, et surtout, surtout de savoir que l'autre ne serait rien qu'un infirme sur cette terre, qui ne pourrait jamais la posséder, jamais ne la chanterait ; que cela était l'oeuvre du triomphateur ! Et le commandant monsieur Duchêne était certes capable de comprendre une pareille fureur : mais il connaissait le voyage, il ne soupçonnait pas que des haines pussent résister à la houle épouvantable du voyage ; que ces nègres sauraient encore trouver, non pas même la force mais le désir de se battre, après ces semaines de mort lente. Et il fut épouvanté d'une telle découverte : pensant du coup qu'il faisait vraiment commerce de bêtes, de bêtes fauves et non pas de dociles animaux domesticables.

Mathieu voulut d'un geste chasser le vent contre ses tempes : le garçon ne consentait pas à de telles explications, il n'entendait pas accepter des raisons si claires, si propres. Mais le vent qui monte ne peut être chassé ; – c'est cet arrivage, dit-il. Trop net. Trop simple. On voit la rade, le bateau, les nègres, tout clair et tranquille. Je ne peux pas !

Car il eût préféré entendre décrire, à une heure passé midi, la séance de fouet ; voir le maître d'équipage choisir avec soin un instrument efficace mais sans risques ; l'écouter consulter le coq sur la matière ou la forme (cuir large ou cuir rond, souple ou droit ; et le maître de nage intervenait : « Gare, si tu les estropies, tu y passes ; puis les rires, les deux esclaves ligotés au mâât dos contre dos, en sorte que le deuxième reçoit comme un écho des coups assénés à l'autre et qu'il ressent, attendant son tour, le tremblement du poteau, le choc du corps contre le bois. » chaque fois que le fouet tombe ; et les lanières qui ronflent, le halètement de l'exécuteur, les corps meurtris qui se tendent et soudain s'affaissent, le sang gicle, l'indifférence des marins habitués à pareil spectacle, qui s'affairent autour du lot, peut-être s'écartant légèrement de la trajectoire du fouet comme on s'écarte sur un chemin de la branche qui y pend, les deux nègres détachés, frottés de sel, de saumure et de poudre à canon, descendus dans les grandes gabarres, couchés sur le ventre à côté des autres qui ne les regardent même pas, et le silence, la profondeur tranquille du silence que seuls avaient ponctué les sifflements des fouets, le piétinement des pieds sur le pont, le bruit sourd des barques et des larges radeaux

contre le flanc gauche du navire ; enfin cette sale, croupissante activité qui répondait si bien à la tristesse de la pluie finissante, avec de loin en loin les éclats de voix qui bouffaient hors de la cabine, ou peut-être le léger grondement des vagues contre la boue du rivage, là-bas...

Car il eût préféré ô gabarre moi gabarre et il moi sur le ventre la poudre moi bateau et cogne sur le dos le courant et l'eau chaque pied moi corde glisser pour et mourir la rade pays et si loin au loin et rien moi rien rien pour finir tomber l'eau salée salée salée sur le dos et sang et poissons et manger ô pays le pays (« la certitude que tout était fini, sans retour : puisque la gabarre et les barques s'éloignaient du bateau, qu'il n'était même plus permis de s'accrocher au monde-bateau flottant ferme mais provisoire ; qu'il faudrait maintenant fouler la terre là-bas qui ne bougerait pas ; et dans le vide et le néant c'était comme un souvenir des premiers jours du voyage, une répétition des premiers jours quand la côte, maternelle, familière, stable, s'était éloignée sans retour ; oui le bateau regrette, malgré l'enfer de l'entrepont, parce qu'il n'était certes pas apparu comme un lieu irrémédiable, jusqu'à ce moment où il avait fallu le quitter ») et moi dos si loin loin il siffle qui monte il monte moi la force moi maître (« tres vite ho, les embarcations voguant à mi-chemin de la terre, cette main qui par un des sabords balança un paquet d'eau sale dans la mer, comme pour saluer ceux qui avaient définitivement quitté la Rose-Marie pour une existence inconcevable ; oui, ce geste familier, tellement familier, de ceux qui à l'escale nettoient leur bâtiment, et qui parut vraiment comme l'ultime paraphe dans le ciel lavé, du moins pour les deux ou trois parmi le troupeau qui avaient eu la force de regarder en arrière : l'ultime ponctuation, avec ce battement lourd de l'eau du lavage tombant dans la mer et ce râclément – ce cliquetis – du baquet contre le bois de la coque, puis encore le silence, le silence, le silence ») et moi boue sur le ciel avec quoi crier oho ! ho ! soleil vieux soleil dans la foule la mort accorde toi ici pour deux cents un bon lot toutes les dents vingt-deux ans une vierge la vierge sa mère ne peut rien inutile trop vieille sans la mère voici pour les champs un bon prix par ici au suivant regardez appréciez tâtez tâtez au grand jour sans secret et intact et santé et docile (« et bien sûr, les marins avaient frotté les corps de jus de citron bien vert et les corps avaient brillé, exhalant cette senteur acre d'acide mêlé de sueurs qui avait étourdi les affamés ; mais le vent d'est avait chassé l'odeur, il ne restait que la belle et neuve carnation ; de sorte que les acquéreurs – qui faisaient lécher par leurs vieux esclaves la peau des nouveaux arrivés – en étaient pour leurs frais, étant donné que même le goût de citron avait disparu, dilué dans les sueurs tièdes

et la crasse raclée et le sel de mer ») moi la fin sans espoir et visages visages des bêtes des cris des trous des poils mais sans yeux sans regard moi le vent et partir dans le fouet quand délire délire délire et -cria-t-il : « Même ! Est-ce que tu peux me dire comment ils avaient enlevé leurs fers, pour se battre ainsi dans tout le bateau ? »

Il réfléchit encore. « C'est des mensonges. Ils n'ont pas pu détacher les chaînes ! »

[...]

Celui qui tout d'un coup refusait de bouger. Garcin, fondateur de secte et authentique visionnaire. Tous témoins inentendus. Acteurs sans acte. Soleils tombés.

Tous ivres de n'avoir pas éprouvé la longue filiation dont Mathieu, pour l'avoir devinée puis, grâce à papa Longoué, approchée, d'une autre façon subissait l'ivresse. Et cette révélation de l'antan lui était comme une massue de lumière.

Alors il parlait – dans sa vision – au vieux quimboiseur, tant que celui-ci était encore visible sous les branchages du bois. Et : « C'est le vertige, disait-il, cette vitesse à tomber sans souffler sans parer dans tout de suite une lumière si solide, on bute dedans... » Car il eût préféré suivre tout en paix la longue et méthodique procession de causes suivies d'effets, la chronologie logique, l'histoire déroulée comme un tissu bien cardé ; voir tout du long la terre d'abord intouchée, dans cette solitude primordiale où ne frappait nul écho de l'ailleurs (où nul égaré ne débattait entre étouffer dans le feu clos ou partir pour la parade), puis, de manière suivie, avec les détails et l'accident du temps – le bois qui roussit et la roche qui devient labour -consigner le lent peuplement, l'étreinte calamiteuse par quoi ces « gens » et ce pays avaient mérité d'être inséparables, puis encore, et toujours par voie de logique et de patiente méthode, examiner comment un La Roche et un Senglis s'étaient isolés, ausculter ce moment, méditer pourquoi le sol qui leur fournissait richesse avait cessé de leur parler (si c'était parce qu'ils l'avaient toujours considéré comme un bien brut, un avoir qu'aucune folie de haine ou de tendresse ne forçait à risquer) et ensuite – mais là, en scrutant les nuances – étudier cet autre moment, quand ces « gens », sortis de la canne, lavés de son suint, commencèrent à devenir ce qu'on appelle gentil, au point que le premier imbécile de gouverneur venu – son costume flamboyant, le mépris affleurant imperceptible son regard tandis qu'il écoute une adresse fleurie – se croyait autorisé, après six mois d'exercice, à expliquer le pays, donnant (et pourquoi pas lui aussi après tant d'autres) dans l'in vraisemblable profusion de das et de doudous, de nounous et de nanas, qui constituait le fonds reconnu de la tradition. Et peut-

être aussi, oui, aussi, chercher la région profonde où tout ce cirque s'effondrait, c'est-à-dire l'endroit, le temps, le dessous misérable où étaient pourtant gardés saufs un couteau noir et quelques cordes, un vieux sac attaché à un bouton, la chaîne de vie et les os décolorés.

Oui, tout cela selon l'ordre et la progressive montée du vent dans le goulet d'acacias, tout cela raisonnable et concluant – au lieu que tout soudain il dérivait lui Mathieu dans ce pays comme nouveau à ses yeux, tout soudain voyant (pour la première fois depuis tant de siècles) ces maisons, bâties on dirait dans un autre univers, où les Larroche et les Senglis s'enterraient plus solidement que dans un à-pic de falaises ; tout soudain voyant Longoué (qui était entré à la nuit pleine dans la maison de M. de La Roche) et Louise (qui avait couru enfant sous les branchages des deux acajous) et les entendant crier qu'ils n'avaient aucun descendant : aucun du moins qui ait retrouvé le sentier devant les acacias.

Car il eût préféré ô présent vieux présent ô fané ô jour et accoré moi patience (« soudain, figées dans le bleu, les façades blanches, lointaines derrière les jardins ombrés, qui étaient tout ce qu'on pouvait deviner des Larroche ou des Senglis, de leur âme ou de leurs maisons : des drames glauques y stagnaient peut-être : un fils dégénéré l'heureux système des mariages n'ayant pas que du bon – qu'on enferme, ou une passion d'amour qui rancit dans la pénombre d'une chambre et n'ose plus courir dehors ni s'abattre en ravages sur les haies et les branches, ou c'est peut-être un enfant naturel, né d'une négresse, et auquel il faut songer à payer des études ») toi veilleur vieux veilleur écume à ta bouche et profond toi momie et rester ensoucheur enfoncer enterrer ô passé (« ni Familles certes ni Dynasties, la vieille rugueur dépolie, l'orgueilleux rêve dénaturé, ni ce bourgeonnement de forces cruelles qui avait noué sa force dans La Roche ou Senglis ou Cydalise Eléonor, mais l'indistinct, le grain de chapelet, le cousin casé à la Banque, le gendre commerçant du Bord de mer, tous englués dans la morne force exsangue et avide d'où la terre était retirée -mais lointains, évasifs, incapables certes de comprendre qu'une barrique peut renfermer le sel de la malédiction – et implacables, redoutés, gravé leur nom dans le registre de ceux qui par nature, par naissance, ont droit d'argumenter ») ô acacia moi terré jour tombé horizon ô passé toi pays infini le pays toi rocher, et : – « Tonnerre ! cria Mycéa, c'est cette fièvre qui revient au galop ! Elle monte dans ta tête. » Mathieu sourit, lui répondit (pendant qu'elle pointait les lèvres pour affirmer qu'il était vraiment sur la mauvaise pente) : « Non, non. C'est toutes ces feuilles de vie et de mort qu'il faut laisser pourrir maintenant. »

Et puisque s'ouvraient en effet d'autres chemins, puisque cette ombre de la case ne l'appelait plus là-haut mais au contraire allait peut-être (ramenant le passé dans le présent fébrile) désormais conduire et aider chacun sur les terrains alentour, Mathieu réapprit ce que Mycéa disait être « la civilité ». Cette sauvagerie de caractère qui l'avait si longtemps éloigné du commun des gens, il connut qu'elle s'était fortifiée dans l'inquiétude et le désarroi : déjà elle cédait, non certes dans l'éclat d'un clair savoir, mais au moins dans l'ivresse de ce qu'il avait lui-même appelé « une lumière si solide », et qui était révélation. Mycéa l'encourageait à recommencer l'apprentissage de la vie réelle.